

La folie, Vasse et Péraldi ou La mort de René

Jean Forest

Number 42, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16173ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Forest, J. (1989). La folie, Vasse et Péraldi : ou La mort de René. *Moebius*, (42), 7–16.

LA FOLIE, VASSE ET PÉRALDI OU LA MORT DE RENÉ

Jean Forest

pour BAYARD
que l'esprit de Bouddha
guide chacun des battements
de ton coeur
vers la Sérénité

Soir d'automne
Il est un bonheur aussi
Dans la solitude
Buson

Je n'ai jamais connu René Grenier.

Je sais seulement que Micheline est sa fille. L'un de ses treize enfants. Micheline est ma voisine, ici à la campagne, où j'habite. Treize enfants. Soixante-neuf ans. Un homme d'autrefois. Presque d'Epinal. Voyez plutôt.

Bien que cultivateur (j'évite hélas paysan, parce que méprisé), en Estrie, à quelques pas des USA, René estimait que mourir lui serait doux, en particulier là-bas, dans l'Abitibi, où il avait son chalet de chasse et de pêche. Car là-bas la nature est plus simple, plus frustrée. Dieu sait pourtant que l'Estrie...

notre Estrie verdoyante et giboyeuse! Mais là-bas, c'était plus sauvage, plus rassurant.

Sa maladie de coeur le hantait, l'obligeait à ne pas oublier une armée de pilules, à porter attention aux petits signes de tracas circulatoires. Il trimbalait partout un aérosol miniature, de nitroglycérine, plus moderne que les pilules de jadis. Et pchuit... pchuit... sous la langue, à l'appel de la douleur.

Cet automne-ci, là-bas, la nuit, dans le chalet rustique, au sein de la forêt merveilleuse, son camarade entendit le chuintement de l'aérosol. Il appela : «Ça va, René?...» On lui répondit que : «Oui oui...» Mais quelques secondes plus tard craquait un hoquet dans le silence. Il se leva, s'approcha de René, à qui la mort venait : là-bas, comme il l'avait voulu, loin de ses treize enfants, des USA, du dur labeur des paysans.

L'autre, parce que sa femme était infirmière, croyait savoir, et il se mit à lui lourdement masser le coeur malade. René... René lui souffla ses dernières volontés : «Laisse-moi mourir en paix...» Quelques secondes plus tard, immobile, dans le silence, en Abitibi, il s'éteignit.

Il avait coutume de répéter : «Mais pourquoi donc le bon Dieu ne vient-il pas me chercher? ...» Avec son coeur malade, et tout.

Toute sa ruche par la suite s'affola. Pas lui! On le transporta, la loi imposa l'autopsie, long fut le chemin, des bois à la civilisation : trop long. On cloua le cercueil de cuivre, les enfants protestèrent. René, sans mot dire, laissa faire, depuis son paradis de silence.

LA NUIT AU TEMPLE

Pendant ce temps, au Japon, un peu partout dans les îles innombrables, de jeunes moines, faisant claquer deux baguettes de bois, dans les temples bouddhistes, provoquaient la levée des corps : à l'heure où René expirait. Les moines, bien avant l'aube, se dirigent vers le dojo : salle encore obscure où méditer, dans l'attente du jour, et le silence.

La veille, le supérieur d'un couvent de Kyoto avait fêté le camarade de ses jeunes années, devenu supérieur d'un temple de province. Et entre eux il avait été question d'un condisciple, au-dessus d'un plateau de saké, et d'épices. Celui-ci, trépassé récemment, malgré sa jeune cinquantaine, était mort malgré ses plus vives protestations, sa stupeur, d'en être déjà là! Et les deux supérieurs de rire, comme deux Japonais, de surcroît disciples de Bouddha, peuvent rire, de l'aventure étonnante, arrivée à leur condisciple.

Les moines, quant à eux, en silence, quittèrent le dojo, à six heures.

DES QUESTIONS ET DES RÉPONSES : IMPASSE

À François Péraldi, j'avais fait parvenir, au nom de *Moebius*, en votre nom, une série de questions, nées de ma curiosité pour ce rare patient : le fou. Je savais que Bigras en recevait, dans une cérémonie atypique, par rapport au fretin névrotique. D'autres aussi. L'un, en particulier, il me l'avait dit : « Qui acceptait tout le monde. » Il lui avait adressé un monsieur qui venait consulter sa femme, analyste elle aussi, muni d'une arme à feu. L'autre, là-bas, n'en avait cure. Un jour, je suppose, le patient a dû trouver son arme à feu dérisoire, et la confier à un placard.

Les réponses de Péraldi, que vous pouvez relire dès maintenant dans le numéro 38 de *Moebius*, si elles m'ont intéressé, n'ont guère éclairé ma lanterne. Au contraire, la référence aux pulsions, de même qu'à une humanité sidéenne, l'appel lancinant à Heidegger, au débat tramé autour de son nom par les philosophes parisiens, à l'époque, les sommaires des revues en témoignant, me paraissait enfler l'urgence de mes questions. Car l'Allemagne, dans son épisode nazi, n'est-elle pas un magnifique accès de folie furieuse, tant pulsionnelle que philosophique ?

Je me suis dès lors tourné vers un ami lointain, délogé de son Algérie, à l'époque des spasmes de l'empire angonisant, vers Denis Vasse, prêtre et psychanalyste, prêtre avant tout, devant Dieu et les hommes. Et j'ai pour une deuxième fois été débouté de ma demande, non toutefois sans consolation, comme vous pourrez vous en rendre compte, dans le numéro 41 de *Moebius*. Ce Pied Noir, devenu l'enfant adoptif de Lyon la romaine, m'a servi une réponse de Normand. Je vous encourage fort à la lire, à la suite des propos de Péraldi. Vous y serez, de fil en aiguille, mis en la présence de Dieu, un Dieu dont on voudrait fort qu'il soit l'aboutissement d'une traversée qui laisserait derrière elle pulsions autant que philosophies. De Vasse à Péraldi, il y a un abîme, quand tous deux ont quitté leurs fauteuils d'analystes.

DES MÈRES DES FOUS ETC.

J'aime imaginer que la psychanalyse, pour en dire quelque chose en mon nom propre, se situe entre les deux extrêmes que sont la Folie et la Sagesse.

Bien sûr, dans l'écrasante majorité des cas, ces extrêmes sont plus rapprochés : la Névrose ici, et là, ce formidable malentendu qu'on appelle Réalité.

Les mots ici n'ont aucune valeur canonique. Libre à vous de les métamorphoser. Il n'en demeure pas moins que, dans le courant d'une analyse, quand on passe d'un extrême à l'autre, on parle, on parle, on parle...

Comme si, d'une part, on arrivait gonflé de vent, comme menacé d'éclatement, pour repartir, après quelques années de vidange verbale, aminci. On cherche, paradoxalement, un être à qui parler, qui, lui, sera, inlassablement, un monument de silence. On parle, des millions de mots s'écoulent, en torrent. Qui a déjà compté les paroles d'une psychanalyse de quatre, cinq ou six ans? D'où viennent-elles? Pourquoi notre torture est-elle atténuée quand elles nous ont quitté?

Je peux me tromper, mais il me paraît que seules les paroles prononcées par notre mère sont capables, une fois passées en nous, de nous rendre fous. Le fou, pour moi, c'est celui qui est emprisonné dans les paroles de sa mère. Qui donc, en effet, a jamais été rendu fou par son père? Qui même, en état de névrose, peut remonter, de son malaise, à son père? On voit ça tous les jours, cette fascination, pour ce qui sort de la bouche maternelle. Le fou est complètement à la merci de cette bouche.

Peut-être que le fou, parce que ses propres mots lui manquent, admettons, parce que les mots que son père a failli à lui donner, lui manquent, peut-être le fou est-il même incapable de révolte qui le sauverait. Peut-être le fou le plus révolté, de la seule manière qui lui est laissée, est-il le catatonique, mais sa révolte le pétrifie. Paradoxe! Celui-là que sa mère pétrifie, doublement pétrifié, le jour où il se dit : *Non serviam!*

J'aurais voulu, de ceux qui ont peut-être parfois accès à la parole du fou, entendre quelque chose, en guise de ricochet. Et aussi du miracle qui amène, trop rarement, le fou jusqu'au divan. Quelque chose aussi, de la Déchirure, quand le fou devient autre chose que la créature de sa mère. Il me semble que la vraie psychanalyse, au-delà du menu fretin des névrosés, doit se situer exactement là : dans l'accouchement d'un fou, sur un divan.

LA VOIX DE NOTRE MAÎTRE

Faute d'être analyste, je me contente de moindres elixirs! Ce qui ne m'empêche pas de penser, quand il m'arrive d'établir un contact avec notre particulière société, que celle-ci est toute maternelle, à la façon d'une mère qui sape dans tout

quotidien le travail de la loi. J'entends sa voix, entre deux guerres, quand le napalm s'est éteint, pénétrer, dans tous les lieux qu'habitent ses enfants dociles. Cette mère-là se donne obsessionnellement à entendre.

Peut-être la chose est-elle plus patente ici au Québec, où sans doute les pères ont-ils collectivement été mis K.-O. en 1759. Ensuite les mères se sont débrouillées, avec leurs fils aînés, devenus prêtres, contre les envahisseurs venus d'Angleterre. Situation contraignante, quelques siècles plus tard, l'habitude multipliant ses effets sataniques.

Effets qui, depuis la Révolution tranquille, se sont amplifiés, avec la mort de l'Église, les fils aînés devenus vacants, et le règne des Walkyries, sans partage. Car je n'entends jamais, ici, de père, soutenant la parole de la loi. Seulement le piaillage des oisillons, de courte durée toujours. Peut-être le péquisme est-il mort d'avoir conjugué, en un mariage mortel, le chœur des Oisillons à celui des Walkyries?

La société maternelle, à l'américaine, a horreur du silence. Alors elle babille, ou turlute. Il faut être en retrait, si peu que ce soit, pour l'entendre. Je le fais chaque fois qu'il me faut, chaque samedi donc, faire les provisions de la semaine. Pas un supermarché qui, d'étalage en étalage, ne contrarie nos gestes essentiels de sa musique de mélasse. Elle nous cueille à la porte, nous abandonne à la caisse. Mais la radio prend la relève, dans l'automobile qui nous attend, dans l'ascenseur qui nous absorbe, et le bureau qui nous enveloppe.

De plus en plus, quand il m'arrive d'appeler quelqu'un au téléphone, le dentiste ou quelque fournisseur de peu importe quoi, on me demande de patienter, avant de me brancher sur un message publicitaire, enrobé de musique endormante. Plus possible de patienter en paix. Nos enfants doivent trouver le stratagème naturel, eux qui ne sortent pas sans leur Walkman, et qui ont l'habitude de nous voir en la compagnie de nos transistors, à l'heure de la pelouse, de la piscine ou du repos en plein air.

Même le tourisme est devenu contrariant. Cet été, à Albi, calme petite ville de France, dans la Grand-rue, les haut-parleurs m'accompagnent, pour me vanter telle marchandise, de tel magasin de la Grand-rue, justement, entre deux extraits de musique américaine.

De même, exactement, à Montpellier. Et sans doute ailleurs. La rue, désormais captive, de l'heure américaine. Je me suis dit, non, quand même, ça n'est pas possible, les Français, si rouspéteurs, vont éclater... Pas l'ombre de révolte. La foule

grouille, hypnotisée, ballotée d'une bonne affaire à une affaire en or.

Naturellement, les Français, depuis plus de trente ans, ont été préparés, exactement comme nous, par la voix de notre maître commun, la télé. Est-ce qu'ils ne mangent pas, comme nous, la même nourriture chimique, en silence, et tournés vers le poste de télé?

J'ai, pour ma part, cessé d'avoir recours au car, pour me rendre à Montréal : depuis qu'on m'y oblige, deux heures durant, à absorber la musique diffusée par les haut-parleurs. Même plus moyen de rêvasser! Et puis, soyons sérieux, on a installé les mêmes haut-parleurs dans les toilettes des restaurants. On s'y vidange en musique. De quoi vous couper toute envie...

Les Américains, évidemment, sont très futés. Beaucoup plus que les Allemands de l'Est qui, eux, sur les plages de la Baltique, diffusent un interminable commentaire sur les quotas de production dans les usines de la DDR. Les hommes ne sont pas des mères! Ils ne veulent pas entendre parler de production, ils veulent entendre parler de consommation. Que les mères se débrouillent pour produire. Alors, pris au piège, les Allemands de l'Est fuient éperdument.

Le fou n'a pas cette chance! Où fuir? Et par quel miracle, dans un univers qui n'a ni portes ni fenêtres?

Peut-être le marxisme, par exemple, s'est-il tout bonnement suicidé, à force de vouloir transformer les hommes en mères? Peut-être aurait-il dû prendre quelques leçons de son vieil ennemi, le christianisme. Que propose celui-ci? Le renoncement aux petits plaisirs de rien du tout, parce qu'il y a infiniment mieux, infiniment plus savoureux, et que les hommes sont confiés par lui au plus formidable des festins, rien de moins... Peut-être même peut-on ajouter que là où l'accent a été mis sur le renoncement, en zone janséniste ou en contrée protestante, le christianisme a-t-il été enterré *subito presto*.

La mère du fou convie ses enfants à un festin empoisonné, leur donne à consommer ses fleurs les plus vénéneuses : où trouver la force de lui résister? Quand les pères, sourds, muets et aveugles, suçotent leur bonbon en se berçant tout près de la chaleur du poêle?

LE MASSACRE EN MUSIQUE

Les mots, organisés en discours, attaquent. Contre eux, aucune protection. La peau de l'âme, nue. Des vêtements pour

rire. L'armée allemande, à Stalingrad, en janvier, en tenue d'été. D'où les fous.

Regardez un peu ce que l'État a mis sur pied, en France, pour célébrer ses propres fastes, à travers le 200^{ième} anniversaire de la Révolution française : un lessivage de cerveau systématique et télévisé. Les Français, révèlent les sondages, en ont fait une indigestion. Ce qui ne m'intéresse que médiocrement. Car enfin, si la chose est allée jusqu'à l'indigestion, c'est bien parce que quelque chose s'est opposé à ce que les Français ferment leurs téléviseurs.

D'où vient notre incapacité à tourner le bouton? À couper le contact? D'où vient l'angoisse extrême qui nous submerge, quand l'écran est en panne d'images? D'où vient que jamais, malgré les dizaines d'heures qui s'amoncellent, de semaine en semaine, jamais l'expérience télé ne prend fin, et que toujours on en redemande?

L'offre, une fois faite, provoque une demande éternelle. Regardez Simenon, incapable de mettre un point final, après 200 romans et plus! Personne qui entende sa détresse? Chacun lui en redemande! Il écrira sans relâche, jusqu'à l'heure de sa délivrance...

Regardez Balzac, son coeur hypertrophié, sa *Comédie humaine*, sa mère à son chevet, ce bébé de 51 ans. Pensez, à l'autre extrémité de la gamme, à ce pauvre Rimbaud : car un jour il décida de la fermer... Pensez à la haine provoquée par cette décision si sage, chez son public lecteur, des années plus tard! De quel droit s'est-il tu, avant l'heure de sa mort, ce faquin? Il nous manque à consommer ce qu'il aurait dû écrire, lui, si doué... Sus au relaps! Ce qui ne l'empêche nullement d'avoir à son chevet d'agonisant sa mère, tout comme s'il avait écrit la *Comédie humaine*.

Les pères de Balzac et de Rimbaud, ces falots.

N'y a-t-il pas, dans le prestige de la télé, comme le souvenir de la parole maternelle, celle de notre petite enfance, quand l'univers entier tenait dans la bouche de celle qui était notre petite maman?

Que penser de celles qui, détentrices de ce pouvoir stupéfiant, en ont abusé jusqu'à la folie?

Le Walkmanivore n'est-il pas suspendu aux lèvres du souvenir frelaté de la douce musique qui sortait des lèvres de sa maman? La téléphage, devant l'ineptie de l'écran, cinq ou six heures par jour, même s'il est manifestement berné, n'en attend-il pas moins l'apparition, qui ne peut manquer de se produire, de la vierge à Fatima? Ne renonçant temporairement qu'épuisé, en attendant les promesses du lendemain?

Où l'on voit que la tâche de l'analyse est immense : car elle doit désactiver les paroles de la mère, délivrer le fou de cette créature qui s'est fait aisément passer pour Dieu, aux yeux de son enfant médusé. L'analyse doit délivrer l'enfant, et l'introduire au règne du Silence. Le silence de la mère.

Je vous donne l'image suivante pour ce qu'elle vaut. Là où le névrosé est identifié à un personnage, là où il se prend pour ce qu'il voit sur le petit écran, c'est là son «programme» névrotique, le fou, pauvre de lui, est identifié à la télévision elle-même! Où l'on voit que si le névrosé joue sa vie sur plusieurs écrans, et passe son temps à se raconter des histoires, pour ainsi dire, le fou, lui, voit sa vie à la merci d'une panne d'électricité. Si l'appareil meurt, il meurt, là où, tel une vieille cantatrice déchue, le névrosé peut toujours se rappeler de vieilles histoires.

Il serait intéressant de savoir si, dans une analyse de fou, la fin prend la forme du renoncement à la télévision, ou celle d'une conversion à la névrose, le fou trouvant plaisant de se donner une existence de programme! Et puis, naturellement, il n'est pas exclu que tel névrosé, après avoir vomi tous ses stupides programmes, décide de mettre la hache dans le poste!

Est-ce que ça arrive, Messieurs les analystes?

APRÈS DIRE

Que faire, après une psychanalyse?

Quand les vieilles déraisons de vivre se sont effeuillées jusqu'à l'obscénité de l'os, jusqu'à la nudité de la mère, dévêtue de tous ses charmes?

Que faire, quand l'os de l'obscénité lui-même, privé de ses masques de chair, s'est fait si transparent que sa présence s'en est évanouie?

Que faire, quand tout le sérieux des projets imaginaires a révélé ses tripes, pleines de fadaïses, et qu'il est impossible, dorénavant, de confondre le toc et la vie?

Peut-on, dans cet état second, soutenir le projet de l'écrivain? Imagine-t-on Dostoïevski «analysé»? Ou Simenon, libéré, reprenant une autre fois le consternant commissaire Maigret? À cette heure-là, n'est-il pas temps de brûler sa bibliothèque, et les livres qu'on n'a pas écrits?

Peut-on, alors, prendre plaisir au bavardage philosophique, quand celui-ci repose sur un long quiproquo?

Peut-on même, sans rire, se livrer au jeu des corps, avec le partenaire dont on sait bien qu'il est un pion, sur le damier de nos passions?

Passions rivées au corps de notre mère, pour le pire et le meilleur.

Le fou, à l'issue de sa prison, de ravissement, peut-il envisager autre chose qu'une muette action de grâces? Le névrosé, honteux, pour toutes ses pirouettes de clown, ses infinies séductions, n'aspire-t-il pas au réconfort de la traversée du désert?

ENTRE DIEU ET SATAN

Entre le règne apocalyptique des pulsions et le règne de Dieu, entre le Malentendu et la Maldonne, n'existe-t-il aucun interrègne?

Vous connaissez, ô lettrés, le monastère idéal de Rabelais, où Dames et Seigneurs se livraient en pâture les uns aux autres, sous forme de réalisations imaginaires, ce que l'Occident avait inventé de plus délicat, en matière de nourritures terrestres?

Peut-on imaginer un autre monastère — tout aussi illusoire, je m'empresse de vous rassurer — établi sur un mode bouddhique, où ne viendraient se ressourcer, et non se refouler, que d'anciens fous, et d'anciens névrosés? Moines et nonnes, ayant payé leur tribut aux Illusions.

Au cœur de ce monastère, le Vide. Au cœur de ce Vide, le Silence. À l'aube, la congrégation, détachée, noterait le passage éternel des récurrences, celles de nos programmes, le cadavre de nos mères aguicheuses et accablantes : inconsolables.

Et le soleil confirmerait la renaissance du jour.

Alors, moines et nonnes se sépareraient sans mot dire et fraternellement, avant d'aller vers les tâches matérielles.

Pour ma part, je solliciterais de mes frères, et de mes sœurs, l'honneur suprême de m'occuper, avec d'autres, du jardin. Et celui, il va sans dire, d'entretenir, impeccables, les latrines du monastère, dont les haut-parleurs seraient, naturellement, bannis.

En attendant la cérémonie de l'incinération.

AINSI SOIT-IL

Aurai-je alors reçu, par l'analyse, l'honneur plus grand encore, ô Bouddha, de clore le cycle de mes existences, à l'instar de René, sur un Sésame à ouvrir le portail saint du nirvana? Dans l'extinction du feu et la dérive imminente des cendres, pourrai-je à mon tour articuler les paroles sacrées : «Ô frères, ô sœurs, laissez-moi mourir en paix...»?

Mais vous et moi savons, dorénavant, ce qu'il en est, de la paix. Et qu'elle ne peut nous être accordée qu'à la seconde

ultime, quand sonne l'heure de notre mort, et que prennent congé de nous les échos et les images, le cortège des Illusions nées de celle que, tout petit enfant, nous appelions maman.

Ainsi sans doute devrions-nous dire plutôt : «Ô maman, maintenant, laisse-moi mourir en paix.»

ET ROBERT DE ME DIRE...

«mais tu as escamoté la problématique de l'écriture!...»

En fait, non, pas vraiment. Puisque ce texte que vous venez de lire, il a bien fallu que je l'écrive, et ce, depuis mon rapport à la question de la folie. Évidemment, n'étant pas fou, mais interrogé seulement, par la plage de folie qui entoure notre être, comme une potentialité, je n'ai rien pu en dire.

Sans doute, comme tant d'autres, ai-je écrit les textes de ma vie à mi-chemin entre la littérature des enfants et celle que les fous n'impriment jamais. Celle des enfants, par contre, foisonne. Allez relire Jean Giono, ou Henri Bosco, ou Mérimée, ou Jules Verne. Giono affirmait : «Un écrivain, c'est un monsieur qui raconte des histoires». S'il écrit comme les enfants rêvent éveillés, c'est qu'il SE raconte des histoires. On le lit, on sourit, la vie est belle!

Si le monsieur est névrosé, s'il s'agit d'un monsieur de l'entre-deux, alors les choses qu'il raconte ne font plus rire, ni sourire. Pas très drôle *Les noces barbares*. Pas marrante la mère Hébert. *Le Grand Meaulnes*, ça vous titille? Si oui, où donc? Et Camus? Sartre? La joie de vivre? Pour ma part, je préfère Balzac. Ça dilate.

Et puis, l'inconnu : les fous, est-ce que ça écrit? Et ça commence où, l'écriture folle? Il faudrait savoir. Au président Schreber? Bon, admettons qu'on tient un texte liminaire. Est-ce que la science-fiction, ça peut aussi être un peu fou? J'en doute, tant sous la mascarade on s'y retrouve. Non, vous voyez, Sade lui-même, n'étant pas fou, mais tordu, je n'ai pu vous parler de l'écriture des fous, faute de la connaître. Peut-être qu'elle n'existe pas?

C'est pour cette raison, parce que je n'en savais rien du tout, que j'ai alerté Péraldi, d'abord, et Vasse, ensuite. Peut-être qu'ils n'en savent pas plus long que moi? Et vous, vous qui nous avez lus, qu'en pensez-vous?

On n'est pas plus avancés qu'au début de mon enquête? Tant mieux! À force de chercher une réponse, on finira bien par poser les bonnes questions.